

Réduction eidétique du marxisme : la notion de prolétariat.

(Raymond Abellio, La structure absolue)

Portée par le nombre et même le plus grand nombre, la doctrine marxiste du social veut atteindre le nombre global et finalement détruire la notion de nombre. Elle élève ainsi ce qu'elle appelle le prolétariat, c'est à dire le plus grand nombre d'en bas, au rang d'égrégore et en fait une prêtrise invertie. Selon la définition marxiste, est dit "prolétaire" tout homme qui reçoit de la société, en rémunération de son travail de production, juste de quoi entretenir sa force de production elle-même, sans accumulation possible de capital. C'est l'accumulation du capital qui crée le dynamisme de la société mais aussi son déséquilibre, en laissant s'établir l'exploitation de l'homme par l'homme, ce qui provoque des tensions entre rapports de droit et forces de fait. L'accent est mis ainsi sur la production plus que sur la consommation, ce qui engage déjà dans l'analyse eidétique dans une réduction incomplète. Dans sa conception transcendante, le mot "prolétaire" doit au contraire être rattaché au couple de la production et de la consommation dans sa globalité, puisque ces deux fonctions, en l'homme, sont toujours associées. Etymologiquement, "prolétaire" vient du latin proles, lignée, formé à partir de pro et alere, nourrir. Nous dirons alors qu'un prolétaire est caractérisé par deux contraintes constituant les forces rectrices de la croissance de l'entropie sociale ; d'une part il ne reçoit, de sa production, que de quoi entretenir sa force de production elle-même ; d'autre part on admet à sa consommation que des biens consommables par tout le monde, c'est à dire complètement banalisés. Il est ainsi réduit à une unité absolument socialisée, en quantité (part de production) et en qualité (part de consommation). Sans mettre en cause l'essence matérialiste du marxisme, on peut se demander ici si les épigones de Marx ont su tirer du marxisme la totalité de ses propres implications, et si, emportés par les urgences de la tactique, ils n'ont pas laissé se scléroser certaines notions de base aussi essentielles que celles de production, de prolétariat ou de parti. Or, c'est cette analyse qui seule peut permettre, à un échelon plus haut, une réduction phénoménologique complète et réellement constituante du marxisme en tant que tel. Par exemple, lorsque les marxistes vulgaires parlent de production, ils entendent la production de biens matériels élémentaires, tels le blé, l'acier, le pétrole. Cette limitation cache bien entendu une incompréhension profonde du marxisme lui-même. Lorsque Marx, dans sa Critique de l'économie politique, réduit l'histoire à son eidos entre les forces de production, d'une part, et ses formes, de l'autre, entre un statut de fait (ek-statique) et un statut de droit (statique), rien ne permet de limiter le champ de la production à celui des biens matériels. Doit être considéré comme produit tout ce qui est susceptible d'échange, de communication sociale, c'est à dire d'inter-objectivation, et, à cet égard, les idées, dans la mesure où elles sont banalisées, c'est-à-dire communicables et communiquées, sont aussi des produits. Le marxisme est assimilable à la physique sociale dans la mesure où il est une théorie des "rapports sociaux", c'est à dire de la banalisation des produits, ce qui est presque tautologique. Comme un rapport est une structure bipolaire et que les individus, les objets ou les faits qui en sont les termes cessent d'être considérés exclusivement en eux-mêmes (cette vision amputée est celle de l'aliénation bourgeoise, qui est une aliénation au premier degré) et ne reçoivent au contraire leur sens que de leur corrélation, la théorie marxiste des rapports sociaux prend forcément la forme d'une étude des actions réciproques, c'est-à-dire d'une dialectique. [...] Il y a cependant une qualité de l'entropie qui est perpétuellement transcendante à l'entropie

même et qui appelle une autre "entropisation", et l'on peut être sûr que l'augmentation de l'entropie sociale ne sera jamais achevée. Dans une société où tout le monde sait lire et se voit offrir indistinctement tous les livres, mais où tout l'édition est collectivisée, rien n'empêchera jamais que cette banalisation ultime se heurte à une contradiction ou une opposition non moins ultime, celle de toute pensée individuelle ignorée des masses et de leur gouvernement et imaginant son propre livre, qui ne sera jamais édité. L'art, en tant qu'intensification de l'action, pose même aux marxistes un problème de principe et pas seulement de tactique, car il met en jeu leur conception de l'homme. Ce n'est pas pour rien que les débats avec la liberté de l'art qui occupent actuellement les marxistes trouvent leur place au moment où le marxisme russe parle de son côté de "coexistence pacifique" avec le monde capitaliste ; cette libéralisation n'est pas sans cacher une dégradation doctrinale que le marxisme pur n'accepte pas. Même les formes apparemment les plus faciles de l'art, la poésie libre, les modes informels d'expression, sont en effet des refuges possibles pour l'individualité, et on peut les juger "inutiles" et même "dangereux" sans que jamais un critère certain permette de les dire dégradés. D'une façon générale, il n'est rien de plus discordant que l'art et de plus difficile à arbitrer que ses querelles. Dans quelle mesure cette tension peut-elle être absorbée sans heurts et surtout sans mettre en cause les fondements doctrinaux du marxisme? On voit bien que, dans une société distributive florissante et pleinement communautaire, les productions marginales puissent-être considérées comme un luxe permis, une manière comme une autre d'occuper de longs loisirs, et, pour tout dire, un moyen agréable de lutter contre l'ennui secrété par des sociétés trop bien réglées. Mais qui ne voit dès lors le problème ; il n'y a qu'un pas entre les formes libertaires de l'art et les évasions religieuses, qui sont le signe d'un besoin plus haut, celui d'une philosophie plus intégrante que le marxisme. Libérer l'art, c'est libérer le besoin de gnose. La résolution de cette tension ultime échappe au marxisme théorique car elle met en jeu une contradiction antagonique à son essence même et que la formalisation et la banalisation de la phénoménologie statique ne permettent d'ailleurs pas de réduire : il ne suffit pas de fondre le Nous de la "communauté du travail" pour satisfaire aux exigences d'un Nous transcendantal qui relativise le travail social lui-même. [...]

Notre définition du prolétaire, même rapportée à une capacité de consommation et pas seulement de production, ne souffre pas de difficulté. C'est un fait, la consommation est plus originaire que la production, la nature offre à l'homme des fruits qui ne doivent rien au travail de l'homme et, en outre, il ne faut pas l'oublier, la société s'ouvre par en bas à une hors caste de consommateurs non producteurs qu'on ne peut écarter du processus global en limitant simplement le concept de prolétariat pour le dialectiser plus commodément. Dans une économie distributive idéale obéissant au double principe : De chacun selon ses capacités, à chacun selon ses besoins, la hors-caste est considérée comme un supplément de frais généraux facilement supportable et ne paraît pas poser de problèmes de principe si la technique de la production est assez avancée pour que la sous-production ne soit plus à craindre. Mais c'est ici encore escamoter le problème par une insuffisante réduction. La hors-caste rassemble les corps infirmes et résulte elle aussi de cette interposition des corps qui, en créant une tension irréductible et tout à fait générale entre les capacités et les besoins, le pouvoir et le vouloir, ne pose pas seulement le problème de la satisfaction des corps mais de l'intégration de tous ces corps. Sera alors défini comme non-prolétaire celui qui croit possible ou exige, pour des fins locales ou particulières, d'opposer à la réduction banalisante un besoin d'intégration qui le contredit, et par conséquent une exigence de consommation particulière, définie par les besoins d'un corps qui ne se veut identique à aucun autre ou, en tout cas, pas à la moyenne

des corps. Dès lors, il ne suffira plus de dénoncer comme "réactionnaire" celui qui propose l'appropriation individuelle des moyens de productions et comme "socialiste" ou "progressiste" celui qui en réclame la socialisation. C'est au niveau de l'acceptation ou du refus d'une notion nouvelle mieux réduite, celle des "biens de tout le monde consommable par tous" que le clivage doit être opéré, et la définition du prolétariat devient alors singulièrement extensive. [...] Tant que les problèmes de nourriture, du logement, du vêtement, qui sont primordiaux dans nos pays à peine tempérés, seront ressentis par la plus grande masse comme problèmes, le prolétariat le plus visible sera en fait ouvrier, et l'histoire, telle qu'elle est ressentie à son tour sera d'abord liée à la problématique de ces problèmes. Mais cette constatation est d'ordre purement statistique; elle est valable en fait, non en droit. En toute rigueur, il faut admettre que le champ du prolétariat déborde de toute parts la classe ouvrière. Les critiques bourgeois tirent argument contre le marxisme du fait que les classes moyennes sont en voie de "prolétarianisation" ou que le "prolétariat" chinois est un prolétariat paysan et non plus ouvrier. Cette objection ne touche pas à l'essence du marxisme si celle-ci est convenablement réduite. Demain, ça sera la prolétarianisation de l'écrivain, de l'artiste, de l'homme "sexuel", qui sera le problème clé. [...] Un banquier, un riche capitaliste doivent-êtré considérés comme des prolétaires cette fois quant aux idées, s'ils se contentent des idées-de-tout-le-monde. Cette situation apparemment paradoxale est pourtant à la racine même de la nécessité du parti révolutionnaire émané du prolétariat, car ce dernier, si on le réduit à la classe ouvrière, peut ressentir comme insupportables les conditions matérielles et s'accommoder au contraire fort bien des conditions intellectuelles qui, au même moment, le chloroforment dans son ensemble, patrons et ouvriers compris. Il ne peut plus en être ainsi si l'on intègre au prolétariat sa couche intellectuelle qui, par essence, ne peut que sécréter une revendication antibanalisation en ce qui concerne les idées et éveiller ainsi le prolétariat ouvrier à la conscience de sa propre revendication matérielle. On commettrait à cet égard une lourde erreur en attribuant à un snobisme le mouvement qui porte actuellement une certaine partie de la jeunesse intellectuelle des classes riches vers les idées dites de gauche. Il y a certes, dans ce mouvement, un certain conformisme, mais celui-ci agit par réaction contre un conformisme plus ancien, celui d'une bourgeoisie dont les idées ont à jamais cessé d'être vivantes et sont depuis longtemps dépassées par les faits. Cependant, cette dialectique ou cette interaction entre les couches matérielle et intellectuelle du prolétariat est aussi un appel vers la prise de conscience de son propre mouvement par le prolétariat lui-même. **Non encore consciente de soi, engluée dans le grégaire, disputée entre l'objet et le sujet, la vie du prolétariat est hétérogène, elle est tantôt adhésion conformiste au banal, tantôt refus anarchique et désordonné de celui-ci. Vie soumise ou révoltée, non révolutionnaire. Vie ambiguë, d'essence duelle, mais ce dualisme ne se connaît pas. D'où la nécessité du Parti et de sa doctrine.**